

## Philologie d'une nov-langue, la *LTI* de Victor Klemperer

Dan SAVATOVSKY  
CNRS (Paris)

Cet article est consacré au type de «philologie» mis en œuvre par Victor Klemperer (1881-1960) dans l'ouvrage qui l'a rendu célèbre : *LTI. Carnet[s] [de notes] d'un philologue*<sup>1</sup>. Dans ces *Carnets* parus en 1947, Klemperer réunit et réorganise l'ensemble des remarques sur le langage en vigueur dans l'Allemagne nazie qu'il consignait régulièrement dans son *Journal* (dorénavant *TB*) depuis 1933. Publié trente-cinq ans après la mort de son auteur<sup>2</sup>, le journal éclaire de manière indispensable les conditions dans lesquelles les notes philologiques ont été rédigées : les conditions faites par le régime nazi à un universitaire juif allemand, progressivement privé de ses droits civiques et civils, de son statut professionnel, peu à peu isolé, coupé de tout contact avec ses pairs (avec ses concitoyens, de manière générale), échappant à l'extermination parce qu'il avait une femme «aryenne», devenu manœuvre dans une usine, bientôt parqué dans une *Judenhaus*<sup>3</sup>, «ce jardin zoologique des Juifs en cage» (*LTI*, p. 34), et qui trouve dans l'écriture, dans la langue (et dans la réflexion sur la langue) un

---

1 *Lingua Tertii Imperii* : Klemperer (1947) – dorénavant : *LTI* – cité ici dans la traduction française (1996).

2 Klemperer (1995-96), édité d'après les manuscrits conservés à la Sächsische Landesbibliothek de Dresde, que nous citons aussi dans la traduction française (2000). Cette édition avait été précédée par celle de *Curriculum Vitae* (Klemperer, 1987), une autobiographie consacrée aux années de formation et aux premières années de la vie professionnelle sous le Reich wilhelminien et la République de Weimar. La fin du journal (années 1945-1959) est également parue (Klemperer, 1999).

3 Les derniers Juifs de Dresde, ceux qui étaient jusque là protégés par un mariage mixte, sont à leur tour convoqués le 13 février 1945. La destruction de Dresde par l'aviation alliée, qui survient le soir même, permet à Klemperer de s'enfuir. Il trouve refuge en Bavière avant de pouvoir regagner Dresde en juin 1945.

ultime refuge contre la barbarie, «le balancier sans lequel (il) serai(t) cent fois tombé.» (*ibid.*)

*SPRACHE, DIE FÜR DICH DICHTET UND DENKT...*

Du travail de Klemperer, on a surtout retenu l'idée selon laquelle les nazis seraient parvenus à prescrire les normes linguistiques de tout discours, qu'il soit privé ou public. Que la nazification de la pensée et des conduites ait d'abord été rendue possible par la nazification de la langue, voilà qui paraît trouver son illustration dans un vers de Schiller, maintes fois cité dans le journal et dans le *Carnet : Sprache, die für dich dichtet und denkt*<sup>4</sup>. Nous aurions affaire, avec *LTI*, à l'adoption d'un déterminisme linguistique strict, assorti à un exercice de socio- ou d'ethnolinguistique plus ou moins spontané, qui conduirait en quelque sorte à vérifier (en toute méconnaissance de cause) l'hypothèse Sapir-Whorf.

De nombreux passages du livre se prêtent en effet à une telle lecture: «je tentais de me saisir de ces modèles (de discours) et, dans un certain sens, c'était excessivement simple, car tout ce qu'on imprimait et disait en Allemagne était entièrement normalisé par le Parti; ce qui, d'une manière quelconque, déviait de l'unique forme autorisée ne pouvait être rendu public; livres, journaux, courrier administratif et formulaires d'un service – tout nageait dans la même sauce brune, et par cette homogénéité absolue de la langue écrite s'expliquait aussi l'uniformité de la parole» (*LTI*, p. 34); et plus loin: «le nazisme s'insinua dans la chair et dans le sang<sup>5</sup> du grand nombre, à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires » (*LTI*, p. 38).

Produit de la répétition incantatoire<sup>6</sup>, cette uniformité de parole est d'autant plus saisissante que les opposants, les victimes du nazisme elles-mêmes, n'ont guère pu s'y soustraire — les Juifs pas plus que les autres<sup>7</sup>. Des Juifs que la doctrine raciale nazie et la langue qui en était le vecteur avaient fini en quelque sorte par surjudaïser, y compris ceux qui, comme

4 «La langue qui poétise et qui pense à ta place» (voir notamment *LTI*, p. 38)

5 La chair et le sang : l'expression renvoie à l'un des thèmes favoris de la doctrine nazie, le *Blut und Boden* (*Blu u. Bo*, sous sa forme abrégée). Sur le mythe du sang, cf. *TB*, II, 4-06-42, p. 107.

6 «La répétition constante semble être un effet de style capital dans leur langue» (*LTI*, p. 58).

7 Voir les chapitres «Les lunettes juives», «La langue du vainqueur» et «Sion» : *LTI*, p. 237-275.

Klemperer, ne se reconnaissaient pas comme juifs tout simplement<sup>8</sup>. L'*Aufjüdung* [le-rendre-plus-juif], un mot construit sur le modèle de (et par opposition à) *aufnorden* [rendre plus nordique]<sup>9</sup>, se signale notamment par l'obligation faite aux Juifs d'ajouter à leur état-civil un prénom hébraïque ou réputé tel : occasion d'enrichir la philologie de la nov-langue d'un «chapitre onomastique» (*LTI*, p. 108)<sup>10</sup>. Victor Klemperer doit ainsi s'appeler désormais Victor *Israel* Klemperer<sup>11</sup>. Le mot *Juif* devient à son tour comme une marque de *civilité*<sup>12</sup> – il peut être utilisé sans déterminant ou sous une forme abrégée – ou bien une sorte de nom propre qu'on porte sur la poitrine et qu'il convient d'énoncer en toute circonstance. Ce sont là les moyens les plus ordinaires, pour l'Allemagne nazie, d'extirper de son corps fantasmé cette part inextricable d'elle-même que sont les Juifs: «quand on parle de moi officiellement, on dit toujours 'le Juif Klemperer'; quand je dois me présenter à la Gestapo, les coups pleuvent si je n'annonce pas avec assez de *mordant*<sup>13</sup> : 'le Juif Klemperer est là'. On peut encore aggraver l'offense en remplaçant à l'aide de l'apostrophe la forme déclarative par celle de la sommation autoritaire : ainsi je lus un jour au sujet de mon cousin musicien<sup>14</sup> (...) : 'Juif [*Jud* au lieu de *Jude*] Klemperer évadé de l'asile et repris'» (*LTI*, p. 113).

Que le nazisme ait renvoyé, puis réduit les Juifs allemands, et parmi eux les assimilés (les *Juifs non-juifs*, selon la formule de Deutscher), à leur plus stricte judéité, sans aucun autre statut social et juridique, sans aucune autre identité que celle-là – une identité déniée jusqu'alors par la

8 Klemperer faisait partie de ceux que le dispositif juridico-administratif nazi classait parmi les «chrétiens non-aryens» (voir Essner, 1995) jusqu'à ce que, cette catégorie ayant disparu, ils soient réduits au sort commun.

9 L'un des topoi de la purification ethnique en vigueur sous le Troisième Reich (*LTI*, p. 243-244)

10 A l'inverse, les «Aryens» qui risqueraient d'être pris pour des Juifs au seul vu de leur nom sont autorisés à en changer. Sanctionnés juridiquement, ces changements donnent l'occasion d'étymologies fantastiques. Ainsi un conseiller municipal nazi dénommé Israel est autorisé à «repandre, 'avec l'autorisation du ministère', l'ancien nom de sa famille. Elle portait, au XVI<sup>e</sup> siècle, le nom d'Oesterhelt, qui a évolué en Lusace, de Ues-terhelt, Isterhal (et aussi Isterheil et Osterheil) en passant par Istraël, Isserel, entre autres, jusqu'à Israel, par des déformations successives» (*LTI*, p. 108).

11 «Comme on ne doit pas seulement protéger le Volksgenosse allemand des noms juifs mais bien plus encore de tout contact avec les Juifs eux-mêmes, ceux-ci sont soigneusement mis à l'écart. Et l'un des moyens essentiels d'une telle mise à l'écart consiste à rendre ces Juifs reconnaissables par leurs noms.» (*LTI*, p. 112)

12 Une forme extrême et paradoxale de la civilité, conçue comme règlement du conflit des identifications (voir Balibar, 1995, p. 443).

13 «Avec mordant» (= *zackig*), le mot appartient à la LTI (*LTI*, p. 101).

14 Le chef d'orchestre Otto Klemperer.

plupart d'entre eux –, le fait est bien connu<sup>15</sup>. Mais qu'au delà de l'obligation d'employer les désignations administratives du lexique nazi qui les concernaient (*LTI*, p. 248), les Juifs aient eux-mêmes contribué à cette réduction en adoptant – à leur insu – la «langue du vainqueur», voilà une des leçons les plus troublantes de *LTI*<sup>16</sup>.

## ENTRE PHILOGOLOGIE, ANALYSE DU DISCOURS ET SEMIOLOGIE

A supposer qu'il faille l'admettre sans plus d'examen, le caractère totalitaire de la *LTI* (*total* en est un mot clé)<sup>17</sup> tient cependant moins à ses propriétés qu'à ses usages<sup>18</sup>, à ce que, d'une part, elle pénètre tous les aspects de la vie quotidienne, et d'autre part, elle excède, par la diversité de ses manifestations, la simple pratique de la langue parlée ou écrite<sup>19</sup>. Il est en effet deux acceptions du terme *langue*, s'agissant de la *LTI*: la «langue propre

---

15«La chose la plus lamentable entre toutes, c'est que je sois obligé de m'occuper constamment de cette folie qu'est la différence de race entre Aryens et Sémites, que je sois toujours obligé de considérer tout cet épouvantable obscurcissement et asservissement de l'Allemagne du seul point de vue de ce qui est juif. Cela m'apparaît comme une victoire que l'hitlérisme aurait remportée sur moi personnellement. Je ne veux pas la lui concéder» (*LTI*, p. 56). Et en miroir: dans la *LTI*, «le fait d'être allemand ou pas, cela a un rapport avec tout» (*LTI*, p. 145).

16 L'usage par les Juifs de cette surlangue, de ce surallemand qu'est la *LTI*, n'est pas noté sans une ironie amère par Klemperer qui estimait faire partie de ceux dont la langue allemande était la vraie patrie. Une des premières manifestations de l'ostracisme nazi à l'endroit des universitaires juifs avait été l'affichage de ce slogan dans les universités allemandes, en mars 1933: «Quand le Juif écrit en allemand, il ment» (*LTI*, p. 54). Pour Klemperer, la forme la plus perverse de la soumission des Juifs à la *LTI* est l'adoption du discours sioniste. Il note après la lecture de Herzl: «Incroyable parenté avec l'hitlérisme. Sauf que Herzl élude soigneusement la question du sang» (*TB*, 23-06-42, p. 136).

17 Totalitaire n'a pas de véritable équivalent en allemand. *Total* (il s'agit d'abord de «l'Etat total» [*totaler Staat*]) finit par s'appliquer aux objets ou aux situations les plus ordinaires: voir *TB*, II, p. 477 (à propos d'un «damier total» aperçu dans la vitrine d'un magasin de jouets)

18 «Expédition punitive [*Strafexpedition*], (...) le tout premier mot qui s'est imposé à moi comme spécifiquement nazi, non d'après sa formation, mais d'après son nouvel emploi»: *LTI*, p. 69)

19 Indication intéressante sur la genèse de l'ouvrage: «En tant que *LTI* uniquement, l'opus que j'ai en vue ne contiendrait guère plus qu'une bonne vingtaine de termes et de tournures. Je dois élargir le champ – mais dans quelle direction? Peut-être que tout converge, les données de langue, les études, le vécu, vers ce volume unique, le quatrième, de mon Curriculum» (*TB*, II, 9-06-42, p. 114). Cette difficulté à séparer dans l'analyse de la *LTI* les faits proprement linguistiques et le vécu quotidien dans toutes ses dimensions demeure entière au moment de la rédaction du *Carnet*: «[J]our[n]a] et *LTI* sont inséparables» (*TB*, II, 26-07-45, p. 837).

(au sens philologique) au Troisième Reich» (*LTI*, p. 33) et la langue à prendre «métaphoriquement». «Le Troisième Reich parle avec une effroyable homogénéité à travers toutes ses manifestations et à travers l'héritage qu'il nous laisse, à travers l'ostentation démesurée de ses édifices pompeux, à travers ses ruines<sup>20</sup>, et à travers le type de ses soldats, des SA et des SS, qu'il fixait comme des figures idéales sur des affiches toujours semblables, à travers ses autoroutes et ses fosses communes. Tout cela est la langue du Troisième Reich, et c'est de tout cela, naturellement, qu'il est question dans ces pages.» (*LTI*, p. 32)

Cette extension maximale des manifestations de la LTI, qui exige à la fois une approche globale (totale?) de cette langue et une extension de la notion même de langue, conduit Klemperer à un type d'analyse que sa formation de philologue ne l'avait certainement pas préparé à mettre en oeuvre. Une analyse qui appartient à la fois à ce que nous nommerions une sémiologie et une analyse du discours, et dans laquelle il est question bien sûr des mots, mais également des gestes (le salut nazi), des postures ou des rituels engendrés par le Troisième Reich. Une analyse qui, par ailleurs, s'agissant des mots (la *langue propre*, cette fois), mène Klemperer à utiliser des documents que son expérience de savant ne l'avait pas davantage prédisposé à considérer comme dignes d'une analyse philologique: textes administratifs, affiches, tracts, faire-part de naissance ou de décès: «je lis tout ce qui me tombe sous la main.» (*LTI*, p. 190)

Sans doute Klemperer n'était-il pas un linguiste professionnel. Les enseignements (à Munich, puis à Dresde) et les travaux scientifiques de ce professeur de philologie romane relèvent de ce que l'organisation des disciplines nous inciteraient plutôt à identifier comme le domaine de l'histoire de la littérature, avec pour spécialité la littérature française des Lumières. Mais le spectre des compétences exigibles d'un romaniste allemand au début du 20<sup>e</sup> siècle était très large, s'agissant de cours dispensés dans le vaste cadre des *Geisteswissenschaften*, et le conduisait à aborder aussi bien les littératures espagnole ou italienne<sup>21</sup> que l'ancien français, en liaison avec ses cours d'histoire de la littérature médiévale. A côté d'un doctorat de romanistique<sup>22</sup>, Klemperer avait entrepris en 1913 une thèse de germanistique. Bref, s'il n'avait ni enseigné, ni proprement produit jusqu'alors dans le domaine de la linguistique, son savoir linguistique était certainement solide: il l'avait acquis au cours de ses années d'études à Berlin, auprès des néogrammairiens qui dominaient alors la place.

20 Et ses runes : en regard des caractères «runiques» de l'emblème SS figurent les caractères pseudo-hébraïques prescrits pour broder le mot *Jude* sur l'étoile juive.

21 Il avait mis Dante au programme de ses cours à la Technische Hochschule de Dresde.

22 Soutenu à Munich, en 1914, sous la direction de Karl Vossler. Sur le travail de Klemperer romaniste, voir Nerlich (ed.), 1996.

Quels éléments de ce savoir Klemperer parvient-il à mobiliser dans *LTI* ? Voilà qui n'est pas aisé à déterminer. Il n'y pratique pas cette linguistique de terrain préconisée par les néogrammairiens. L'enquête vivante à laquelle il se livre, menée pendant plus de douze ans, aussi soutenue et étendue soit-elle, ne procède d'aucune méthode clairement définie: le recueil des données est le fruit du hasard et si d'insistantes régularités se font jour, elles tiennent davantage à la nature même de cette langue de propagande qu'est la LTI («la réclame», comme il la nomme aussi), qui s'impose à lui – comme à toute une population – sur un mode obsédant et à laquelle il est pour ainsi dire impossible d'échapper, qu'à la mise en place d'une étude systématique, conduisant à rechercher, établir, classer et analyser des observables de langue. Une linguistique par défaut, en quelque sorte (il n'a rien d'autre à se mettre sous la dent et la fréquentation des bibliothèques lui est interdite), et par nécessité en même temps.

Il est d'autre part assez peu question d'histoire de la langue dans *LTI* : «toutes les déformations et toutes les corruptions s'étaient déjà trop attachées à cette phraséologie avant le Troisième Reich. C'est pourquoi (la lignée [*Sippe*] des mots) n'est évoquée qu'en marge, dans l'introduction» (*LTI*, p. 29). Pas plus que la méthode linguistique, la méthode proprement historique, procédant par l'identification des sources et des emprunts, pourtant plus familière encore à Klemperer, n'y est véritablement sollicitée<sup>23</sup>. A supposer qu'elle soit assignable de manière cohérente, l'origine des mots de la LTI devrait être cherchée du côté du jargon militaire ou de la phraséologie en vigueur dans les sources livresques du nazisme : *Mein Kampf*, *Les fondements...* de Chamberlain ou *Le mythe du XX<sup>e</sup> siècle* de Rosenberg<sup>24</sup>. Des domaines de savoir, comme la zootechnie (*LTI*, p. 398), des mouvements littéraires ou esthétiques – le romantisme, l'expressionnisme – (*LTI*, p. 98) apparaissent aussi comme étant à l'origine de certains usages. Ainsi *Weltanschauung*, employé par un petit commerçant au sens d'une «forme supérieure de dévouement à des convictions [*Gesinnungstüchtigkeit*]» (*LTI*, pp. 137 sq et 189-196), nous renvoie sans doute à l'avant-garde littéraire du début du XX<sup>e</sup> siècle, qui avait mis ce terme à la mode. De même la racine *Bruch*- évoque le romantisme allemand; le lexique de l'*Aktion* (un mot d'origine étrangère), de la vitesse et du mouvement est

23 «Je ne me soucie jamais d'établir la première apparition d'une expression linguistique ou d'une valeur linguistique donnée...» (*LTI*, p. 77)

24 La lecture (tardive) de Rosenberg est surtout l'occasion pour Klemperer de vérifier la prégnance de certaines pratiques langagières déjà notées par lui comme faisant partie des manifestations de la LTI (principalement dans la presse) : les guillemets sarcastiques ('peuple' des Juifs), l'usage de mots étrangers «pour se donner un air scientifique (...), la fierté de certaines formes germanisées, alors que chaque fois le mot étranger est répété entre parenthèses, etc. Ainsi, une bonne douzaine de fois : 'wuchshaft (organique)» (*TB*, II, 13-06-42, p. 123).

emprunté au futurisme. Mais il s'agit là de remarques ponctuelles, qui ne participent pas d'une véritable généalogie. Y manquent ces reconstructions idéologico-sémantiques que Klemperer, formé à l'école de Vossler, sait pourtant mettre en oeuvre dans son travail d'historien de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'objet d'étude échappe en fin de compte à l'analyse historique: l'approche se veut synchronique, ou du moins ne porte que sur la courte durée de vie de la LTI. Si historicité il y a, elle détermine la LTI elle-même, les changements qui l'affectent, l'usure rapide des formes ou des expressions qu'elle consacre – laquelle épouse au plus près l'usure rapide des situations politiques, militaires<sup>25</sup>, idéologiques dont procèdent ces formes et ces expressions.

Les résultats de la recherche philologique sont donc maigres; mais ils sont surtout peu significatifs au regard du projet d'ensemble de Klemperer: identifier la LTI comme le principal instrument d'un endoctrinement et d'un asservissement global de la société allemande qui vise à produire un homme nouveau, et donc une langue nouvelle. La LTI se caractérise à cet égard par un mécanisme d'autoengendrement, largement indépendant de ce que serait le résultat d'une politique linguistique<sup>26</sup>. Elle se définit plutôt comme une quasi-langue, un ersatz linguistique qui circule entre les mots de la langue naturelle<sup>27</sup>. Sans doute, cette circulation obéit-elle à un régime qui lui est propre. Ainsi, le surgissement et le développement de la plupart des termes et des usages de la LTI suivent généralement trois étapes. «La LTI a commencé sur le mode lyrique et extatique, puis elle devenue langue de guerre, puis elle a glissé vers le mode mécaniste et matérialiste» (*TB*, I, 2-08-34, p. 137). Une fois émoussés ses emplois hystériques (*LTI*, p. 57), la LTI rentre dans le droit commun, c'est-à-dire qu'elle devient la langue de bois des bureaux du Reich et, bientôt, de la conversation quotidienne.

## UNE CACOLANGUE

Il est pourtant un aspect, le seul sans doute, sous lequel la méthode philologique peut avoir prise sur la LTI, si l'on considère qu'au cœur de toute

---

25 A propos de *Blitzkrieg* : *TB*, II, 21-06-42, p. 133.

26 S'il y a eu des linguistes nazis (voir Hutton, 1999), si l'on peut parler de linguistique nazie, partie intégrante de la discipline nazie par excellence, les *Sippeforschungen*, ou encore de police linguistique du Troisième Reich, il est en revanche beaucoup plus malaisé d'identifier une politique linguistique nazie cohérente, du type de celle qui a eu cours sous l'Italie fasciste.

27 Voir Faye, 1972.

discipline philologique se trouve le projet de reconstruire des archétypes de langues gouvernés par un ensemble de règles formelles grâce à la mise en œuvre d'une critique orthodoxe des textes et où l'erreur partagée sert de critère pour regrouper les sous-familles de textes dans une même tradition éditoriale. Car si la LTI est une fausse langue (une langue fictive), elle est aussi une langue fausse (une langue fautive), une cacolange, qui mime la vraie, mais sur un mode parodique et dévoyant, un monstre de langue, une erreur de l'évolution linguistique, et elle relève davantage à ce titre d'une linguistique fantastique que d'une linguistique en bonne et due forme. Avec les langues artificielles, produits de l'invention langagière propres aux fictions politiques (à la Orwell), la LTI partage un certain nombre de traits.

Tout d'abord, elle exagère ou surdimensionne les formes linguistiques. L'usage immodéré de certains suffixes ou préfixes dans les procédés de composition les plus fréquents de la LTI mène ainsi Klemperer à remarquer que «souligné avec une telle insistance, le suffixe prend un sens nouveau» (*TB*, II, 4-06-42, p. 107). C'est le cas du suffixe *-art* qui en vient à revêtir un sens presque exclusivement racial, ou du préfixe de distanciation *ent-*, doté d'un sens désormais élargi et qu'on utilise aussi bien dans la vie de tous les jours (le marron amer est *désamérisé* [*entbittert*], l'accès à un grenier doit être désencombré [*entrümpelt*]), que dans la presse, à propos de la politique de déportation massive: la Pologne occidentale doit être *dépolonisée* [*Entpolonisierung*] <sup>28</sup>.

En second lieu, la LTI resémantise le lexique ordinaire plus qu'elle ne néologise. «Le Troisième Reich n'a forgé, de son propre cru, qu'un très petit nombre des mots de sa langue, et peut-être même vraisemblablement aucun» (*LTI*, p. 39). C'est de ce travail de resémantisation que la LTI tire une large part de sa puissance. Parce qu'elle change la valeur des mots et leur fréquence, elle «transforme en bien général ce qui, jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret» (*LTI*, p. 38-39). Comme langue spéciale, la LTI peut bien alors s'apparenter à un argot, qui procède de manière analogue par le détournement accéléré des significations – l'argot des mal-

---

28 Le procédé perdure après la guerre: «Pour désigner globalement la tâche qui s'impose actuellement (i.e. en 1947), on a introduit dans la langue courante un mot formé de manière analogue : l'Allemagne a failli mourir du nazisme; l'effort qu'on fait pour la guérir de cette maladie mortelle se nomme aujourd'hui 'dénazification' [*Entnazifizierung*]. Je ne souhaite pas, et je ne crois pas non plus, que ce mot abominable vive longtemps. Il disparaîtra pour ne plus exister que dans les livres d'histoire dès lors que sa mission présente aura été accomplie.» (*LTI*, p. 21)

fauteurs ou, mieux encore, celui des prisons ; mais c'est à condition de rappeler alors que la nation tout entière est en régime pénitencier (*LTI*, p. 118).

Enfin, au delà des finalités traditionnelles du langage (expression du sentiment, organisation de la pensée, acte de langage, etc.), c'est celle du classement (politique, administratif, etc.) qui prédomine dans la *LTI*, et révèle sa véritable nature: derrière la phraséologie religieuse ou guerrière, c'est très vite (surtout à partir de 1942-1943) le jargon administratif qui recueille les principales marques de l'influence de la *LTI*. Les Juifs sont ainsi classés en Juifs complets (*Volljuden*), demi-juifs, métis au premier degré, Juifs de souche, Juifs privilégiés (dont le privilège est d'être exemptés du port de l'étoile (*LTI*, p. 223)<sup>29</sup>.

## PURETE LINGUISTIQUE ET GENEALOGIE

Que par ses usages et par ses formes la *LTI* puisse relever d'une téra-tologie linguistique, cette thèse est bien au centre de la démonstration de Klemperer. Il s'agit de retourner contre l'idéologie nazie l'un des ses *topoi* favoris: la recherche obsessionnelle de la pureté. La pureté de la race, mais aussi la pureté de la langue, qui va de pair : la langue maternelle est donnée comme l'instance dépositaire par excellence de la germanité<sup>30</sup> – lointain héritage de Herder<sup>31</sup> ou de Fichte, détourné par le nationalisme allemand avec l'aide d'une certaine germanistique, dont Rudolf von Raumer se réjouissait de constater, en 1930, qu'elle était enfin devenue davantage qu'une science, c'est-à-dire «la connaissance la plus profonde de l'âme et de l'homme» qui puisse exister pour les Allemands<sup>32</sup>. Klemperer n'a de cesse de montrer qu'en réalité les rares innovations lexicales de la *LTI* sont constituées d'emprunts aux langues latines, qui viennent doubler des formes germaniques (*Garant* au lieu de *Bürge* [caution]), *diffamieren* au lieu de *schlechtmachen* [dire du mal] ou *diskrimieren*, *liquidieren*, etc. L'introduction de ces termes, qui signale chez les porte-parole du nazisme un fort sentiment d'insécurité linguistique<sup>33</sup>, rend manifeste la tension qui traverse

29 Dans la bouche des Juifs de Dresde, cette taxinomie s'enrichit, sur le mode de la dérision, de nouvelles catégories: les Juifs motorisés (*Fahrjuden*), qui sont autorisés à prendre le tramway, les Juifs à pied (*Laufjuden*) qui ne le sont pas, etc. : *LTI*, p. 251.

30 Sous le nazisme, on faisait chanter aux enfants des écoles: «Deutsche Sprache, wenn ich dich so höre - Mutter ! Leben ! Dann kommt Glaube her» [ô langue allemande !, quand je t'entends - ô mère ! ô vie ! Alors vient la foi.]

31 Sur la référence nazie à Herder, voir notamment *TB*, II, p. 533.

32 Voir von Polenz, 1967.

33 «Mots étrangers favoris : nous ne nous laissons pas discriminer ni diffamer. Il [Hitler] dit *diskrimieren*, il dit aussi *Versailles* avec un *s* sonore comme 'zizanie' et *Her-*

la conception nazie de la langue. D'un côté, le dessein de préserver l'allemand de toute falsification, de l'autre l'incapacité de l'en préserver réellement.

Loin d'incarner ce que ses promoteurs prétendent, la pureté germanique, la LTI se révèle donc une langue foncièrement bâtarde, bâtarde par ses formes, bâtarde en tant que langue. Il s'agit d'un assemblage ou d'un bricolage linguistique, ou plus précisément, d'un *montage*, auquel convient particulièrement bien l'un des termes les plus répandus de la LTI : l'*Aufziehung*. «Alors qu'elle met partout l'accent sur l'organique, sur ce qui pousse naturellement, (la LTI) est envahie d'expressions mécaniques et ne sent pas la rupture de style et l'indignité de combinaisons telles qu'une 'organisation montée [*aufgezogen*]'» (LTI, p. 77). L'automatisation du vivant, propre au cérémonial nazi, confirmée ici par l'usage linguistique, ne manque pas alors de produire ses effets comiques (LTI, p. 75).

#### LTI, LQI ET LANGUE DE BOIS.

L'étude de la LTI ne s'achève pas avec la fin du Troisième Reich. Très vite, Klemperer observe que la LTI ne disparaît pas aussi vite qu'elle est apparue : «il faut que je commence peu à peu à observer systématiquement la langue du Quatrième Reich (LQI). Elle me paraît parfois se différencier moins de celle du Troisième que, par exemple, le saxon de Dresde de celui de Leipzig» (TB, II, 25-06-45, p. 801). Bientôt, à l'Ouest, comme à l'Est de l'Allemagne occupée, surgissent deux nouveaux parlers qui, tout en se substituant à la LTI, héritent de la plupart de ses traits. La *Sprachzerreibung*, l'écart grandissant entre les pratiques linguistiques en vigueur dans les deux zones d'occupation et, à terme, la désintégration de l'allemand en deux formes régionales politiquement déterminées d'un point de vue lexical et sémantique (l'*Ostdeutsch* et le *Westdeutsch*) est l'occasion de revenir sur l'analyse de la LTI en l'enrichissant de remarques contrastives, de placer sous un jour nouveau les propriétés déjà dégagées de la LTI, d'insister sur les constantes d'une efficace politique de la langue, tous régimes autoritaires confondus.

La LTI et la LQI partagent trois caractéristiques principales : l'appauvrissement du vocabulaire; l'axiologisation des termes; la tendance à la nominalisation<sup>34</sup>.

---

riot avec un h aspiré. Comme il se doit pour un homme du peuple.» (TB, I, 23/03/33, p. 249)

34 Voir LTI, p. 123. Cette dernière tendance paraît caractériser toutes les langues de bois. Cf. Sériot, 1985, 1986.

L'appauvrissement du vocabulaire, «qualité foncière de la langue», fait l'objet du troisième chapitre de *LTI* : «la LTI est misérable. Sa pauvreté est une pauvreté de principe; c'est comme si elle avait fait vœu de pauvreté» (*LTI*, p. 43). «La raison de cette pauvreté paraît évidente. On veille avec une tyrannie organisée dans ses moindres détails, à ce que la doctrine du national-socialisme demeure en tout point, et donc aussi dans sa langue, non falsifiée» (*LTI*, p. 466). Mais cette raison évidente, corrélative, on l'a vu, du fantasme de pureté, n'est qu'une raison apparente. La raison profonde de l'appauvrissement de la langue tient à sa fonction, ou plutôt à la réduction de la diversité des fonctions ordinaires du langage à une seule, l'*invocation* : «la LTI sert uniquement à l'invocation» (*LTI*, p. 47). Cette réduction est rendue possible parce que la LTI ne fait pas de différence entre sphère privée et sphère publique, entre langue écrite et langue parlée : tout est discours et tout est propagande ('réclame'). Cette hypertrophie du rhétorique dans un discours qui ne s'adresse jamais à l'individu, mais toujours aux masses, fait de la LTI la langue du fanatisme de masse. D'essence religieuse, elle associe pour les promouvoir les deux principes que la philosophie de l'*Aufklärung* avait déjà associés pour les stigmatiser : le fanatisme et l'imposture religieuse (*LTI*, p. 48).

Le second trait, l'axiologisation des termes, est intimement lié au premier, à condition d'en comprendre le véritable mécanisme: l'axiologie nazie repose sur une inversion des valeurs. Ainsi, si la langue peut se faire le vecteur du fanatisme, c'est que «fanatisme» et «fanatique» [*fanatisch*], et d'autres termes connotés négativement dans la langue ordinaire, sont dotés dans la LTI d'une valeur positive. C'est aussi le cas de «montage» / «monter» (*auziehen*), ou de «haine» dont Klemperer notera que la connotation positive s'est conservée dans la LQI. *Die Sippe* [la lignée] est elle aussi passée grâce à la LTI du péjoratif au mélioratif. L'inversion des valeurs, procédé fréquent des langues totalitaires en général, est aussi, on le sait, une caractéristique de la nov-langue imaginée par Orwell. Tendante à rabattre l'expression des sentiments et des idées contraires sur un seul paradigme axiologique, elle concourt puissamment à l'appauvrissement de la langue : «In the end we shall make thoughtcrime literally impossible, because there will be no words in which to express it» (Symes, in Orwell, 1949).

Cet appauvrissement, qui procède par neutralisation des valeurs sémantiques oppositives caractérise, selon le même procédé, certains mots connotés positivement dont la LTI fait un usage immodéré, les constituant ainsi en surmots. C'est le cas des mots de la série *Volk* [peuple], *völkisch*, etc., qui donnent cours, par composition, à une multitude de dénominations nouvelles<sup>35</sup>. Avant que le mot de *Führer* n'ait totalement supplanté

35 «*Volk* est maintenant, dans tout discours ou écrit, aussi souvent employé que le sel dans un repas, il y a pour tout une pincée de *Volk*...» (*TB*, I, p. 165). Dans *Le mythe du*

celui de *Kanzler* [chancelier], Hitler est appelé le *Volkskanzler* (première occurrence notée par Klemperer, in *TB*, 30-06-33, p. 49). On ne dit pas *Kamerade* (appellation en vigueur dans l'idiome militaire)<sup>36</sup>, mais *Genosse* [camarade]<sup>37</sup>, et bientôt *Volksgenosse* (*TB*, 16-02-34, p. 97), réservé aux seuls Allemands, dignes d'appartenir à la *Volksgemeinschaft* [communauté du peuple], la communauté de sang et de corps (*Blu u. Bo*) et, dans un sens plus restreint, le membre *fanatisch* du parti nazi, dressé par l'exercice paramilitaire, communiant avec le *Volkskanzler* dans les grandes messes du parti (parades, congrès, commémorations), conscient de faire partie de la même lignée et qui en arbore les emblèmes et les symboles. *Völkisch*, dont la signification en LTI est un héritage du discours nationaliste allemand d'après 1918<sup>38</sup>, est, en tant que tel, proprement indéfinissable, et partant intraduisible<sup>39</sup>, ou plutôt ne se définit que par exclusion. «Est *völkisch* tout ce qui est allemand» (*TB*, II, 25-06-45, p. 801).

## CONCLUSION.

*LQI*, la langue du *Quatrième Reich*, la suite – esquissée dans le *Journal* – que Klemperer entendait donner à sa *LTI* ne verra jamais le jour. On imagine aisément pourquoi. Demeurait cependant ouverte la question de savoir si la langue des nazis, le langage en général, pouvaient être conçus comme jouissant d'une efficace propre dans la sphère sociale ou politique – ce que soutenait Klemperer. La parution de l'opuscule de Staline, *Marxisme et*

---

*XXe siècle*, Rosenberg, l'idéologue officiel du nazisme, reprenait à son compte ce lieu commun de la germanistique allemande : *deutsch* vient de *Teutch*, qui signifie 'peuple', en vieux haut-allemand. Les Allemands seraient le seul peuple à ne pas porter de nom propre. Cas singulier parmi les peuples, il se considère (et il faut donc le considérer) comme le peuple par excellence (le peuple élu).

36 Les premières études allemandes sur le langage des soldats remonte à Horn (1898). Klemperer y a recours pour montrer que, pour une part significative, la *LTI* puise dans le vocabulaire de la *Heeresprache*, le jargon officiel du Haut Commandement et de la bureaucratie militaire (*LTI*, p. 250). Werner Krauß, qui a étudié lui aussi la langue des nazis, insiste en revanche sur la filiation avec la *Landsersprache*, l'argot de la troupe. En montrant que le langage des SA doit être compris comme un exemple typique d'argot, c'est-à-dire de langage visant à préserver la solidarité d'un groupe, Krauß le considère comme un mécanisme de défense contre les exigences de la hiérarchie (s'agissant des soldats), du parti et de l'Etat (s'agissant des SA de base) (Krauß, 1947, p. 47-52). Voir Watt (2000, p. 429).

37 Utilisée d'abord par les sociodémocrates et les communistes, cette marque de civilité, récupérée par les nazis, se conservera en RDA.

38 Faye, 1972, p. 531-541.

39 Les traducteurs de *LTI* le traduisent par 'populaire', 'raciste' ou 'allemand', selon les cas.

*questions de linguistique*, immédiatement traduit en allemand (1951), décidera de la question<sup>40</sup>. Destiné à réfuter les thèses de Marr sur la convergence des langues nationales vers une langue unique dans la société sans classes, cet écrit s'est imposé, on le sait, comme la référence de toute réflexion sur le langage en URSS et dans les démocraties populaires pendant la première moitié des années cinquante. A l'encontre de Marr, qui fait de la langue un élément central de la superstructure idéologique, devant évoluer avec l'infrastructure économique-sociale dont elle est le reflet, Staline considère la langue comme un simple instrument (analogue à une machine) utilisable de la même manière par toute société, quelle qu'elle soit. Cette neutralisation du rôle social ou politique du langage rendait hétérodoxes des analyses comme celle de Klemperer, qu'il s'agisse de la LTI, conçue comme principal vecteur de conformation idéologique sous le nazisme, ou – a fortiori – d'une LQI dont la description est envisageable sur le même modèle. Après une tentative pour concilier ses propres conceptions avec l'orthodoxie stalinienne<sup>41</sup>, Klemperer finira par renoncer à publier le résultat de ses ultimes recherches philologiques.

© Dan Savatovsky

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALIBAR Etienne, 1996 : «Emancipation, transformation, civilité», *Les Temps modernes*, n° 587, p. 409-449.
- ESSNER Cornelia, 1995 : «Qui sera 'juif' ? La classification 'raciale' nazie, des lois de Nuremberg à la conférence de Wannsee», *Genèses* n° 21, *Le nazisme et les savants*, p. 4-28.
- FAYE Jean-Pierre, 1972 : *Les langages totalitaires*, Paris, Hermann.
- HUTTON Christopher M., 1999 : *Linguistics and the Third Reich. Mother-tongue Fascism, Race and the Science of Language*, London-New York, Routledge.
- KLEMPERER Victor, 1947 : *LTI – Notizbuch eines Philologen*, Leipzig, Reclam Verlag. [*LTI, la langue du Troisième Reich - Carnets d'un philologue*. Trad. française E. Guillot, Paris, Albin Michel, 1996].
- — 1953 : «Zur gegenwärtlichen Sprachsituation in Deutschland», Berlin, Aufbau-Verlag (Vorträge zur Verbreitung wissenschaftlicher Kenntnisse, 17).

---

40 Voir Watt, 2001.

41 Klemperer, 1953.

- — 1995-1996 : *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten (1933-1941; 1942-1945) — Tagebücher*, Berlin, Aufbau-Verlag GmbH, 1995, 2 vol. *Und so ist alles schwankend (Tagebücher, Juni bis Dezember 1945)*, Berlin, Aufbau Taschenbuch-Verlag GmbH, 1996, 1 vol. [Trad. fr. par G. Riccardi sous les titres *Mes soldats de papier — Journal 1933-1941. Je veux témoigner jusqu'au bout - Journal 1942-1945*, Paris, Editions Du Seuil, 2000, 2 vol.].
- — 1999 : *So sitze ich denn zwischen allen Stühlen — Tagebücher 1945-1959*, W. Nojowski (ed), Berlin, Aufbau Taschenbuch-Verlag GmbH.
- KRAUß Werner, 1947 : «Die Flucht ins Argot. Über die Zustand unserer Sprache», *Die Gegenwart*, n° 2 (3/4). [Repris in : Werner Krauß, *Die Wissenschaftliche Werk*, Band VIII, Sprachwissenschaft und Wortgeschichte, B. Henschel (ed), Berlin, de Gruyter, 1997].
- NERLICH Michael (ed). 1996 : «Victor Klemperer Romanist», *Lendemains* n° 21 (82-83), p. 3-222.
- ORWELL George, 1949 : *Nineteen Eighty-Four*, London, Martin Secker & Warburg.
- SERIOT Patrick : *Analyse du discours politique soviétique*, Paris , I.E.S.
- — 1986 : «Langue russe et discours politique soviétique : analyse des nominalisations», dans *Langages*, n°81, mars 1986, p. 11-41.
- VON POLENZ Peter, 1967 : «Sprachpurismus und National-Socialismus», in *Germanistik, eine deutsche Wissenschaft*, Franckfurt-am-Main, Suhrkamp, p. 111-165.
- WATT Roderick H., 2000 : «Landsersprache, Heerensprache, Nazisprache ? Victor Klemperer and Werner Krauss on the Linguistic Legacy of the Third Reich», *Modern Language Review*, n° 95-2, p. 424-436.
- — 2001 : «*Du liegst schief, Genosse Klemperer* : Klemperer and Stalin on the Language of a Divided Germany in the 1940s and 1950s», *Forum for Modern Language Studies*, n° 27-3, p. 252-271.